

# QUELLE PÉDAGOGIE ?

Suzanne SURDON  
classe de perfectionnement  
38 Pont-de-Beauvoisin

Moi je me demande de plus en plus :

«C'est quoi ma pédagogie ? Ça fait deux jours qu'on n'a pas fait de lecture...»

Ou bien : «C'est neuf heures et demie, ou dix heures... y'a plus d'une heure qu'on est là à causer...» Ou encore : «Ce matin, Alain nous a apporté des puzzles ; ils ont passé leur matin, en petits groupes ou solitaires à faire ou défaire des puzzles, à chercher des formes et des couleurs... et l'Education Nationale ne me paye sûrement pas pour qu'ils se passent de moi, même de temps en temps...»

ALORS ? IL SE PASSE QUOI DANS MA CLASSE ?

## MA PEDAGOGIE...

● C'est Karim qui raconte depuis trois jours qu'il va à Marseille avec ses parents. Le vendredi, je m'étonne : «*Je croyais que tu étais parti ?*»

Explosion : «*Ma mère, elle me ment ; elle m'avait dit qu'elle m'emmenait et elle m'a dit qu'il n'y avait pas de place ; elle le savait avant qu'il y avait pas de place, pourquoi elle m'a promis ?*»

J'essaie de le rassurer : «*Elle n'est pas partie pour longtemps ? Quand revient-elle ?*»

Il hoquète... «*Elle m'a dit qu'elle revient demain, mais peut-être elle me ment encore...*»

● C'est Mohamed et Habib qui n'ont pas déjeuné ce matin... et tant d'autres.

● C'est Denis qui dit à ses copains : «*Lahcène et Ali sont venus pour jouer avec moi. Ma mère a dit qu'on partait... C'était pas vrai et mon père m'a tapé. Il faut plus venir parce que mon père veut pas des arabes, et si vous venez, il va taper encore.*»

● C'est Hocine (il n'est pas gâté, on ne voit que ses oreilles) qui après tous les autres veut dire ce qu'il a mangé :

— *J'ai mangé des patates.*

Moi, pour l'encourager... Il a si peu souvent quelque chose à dire :

— *Et puis ?*

— *C'est tout.*

C'était malin ma question !

● C'est le même Hocine, les yeux brillants, qui lève le doigt depuis un moment. Victoire ! Il a quelque chose à dire !

— *J'ai mangé du canard.*

Je peux pas traduire le ton, ni son visage d'extase pour nous dire ça ! Il est beau ce gosse quand il est heureux !

● C'est Florence qui fait un dessin. Je m'approche :

— *Qu'est-ce que tu as dessiné ?*

— *C'est une maison. Là y'a un monsieur et une dame.*

— *Et ça ?*

— *C'est une cage. Dedans, y'a une petite fille. C'est le monsieur et la dame qui l'ont mise dedans.*

● C'est encore Florence. On écrit son texte ce matin. Elle raconte :

— *Mon papa est allé chez le docteur, il gueule après ma maman, ça peut plus aller, alors le docteur lui a donné des ampoules et des cachets.*

D'habitude on discute un peu et on écrit en respectant le plus possible ce que le gosse a dit... Mais ce texte, il est tiré, collé dans le cahier ! Alors on rectifie le tir... On écrit au tableau :

**mon papa est allé chez le docteur**

**il est trop nerveux**

**le docteur a donné des ampoules et des cachets**

● C'est Abdellah hier après-midi :

— *Avant d'aller jouer au foot, on range le matériel du matin qui traîne... Abdellah, tu veux te charger des feuilles de maths, tu les rassembles pour jeudi.*

Deux minutes après, c'est Hocine qui apporte les feuilles.

— *Abdellah, tu exagères, tu prends les autres pour tes domestiques.*

J'assortis mon commentaire d'un amical coup de pied aux fesses. Abdellah va s'asseoir dans un coin et ne vient pas dans le groupe pour faire les équipes de foot. Moi je me dis : « ma fille t'as fait une gaffe ».

— *Abdellah, tu viens... une fois, deux fois... Tu es fâché parce que j'ai grogné après toi ?* (Ce serait bien la première fois qu'il bouderait.)

Pas de réponse. Je sens qu'il y a autre chose.

Je me lève, je le prends par la main.

— *Viens t'asseoir avec nous.*

Il se laisse faire. Le groupe se resserre autour de nous.

— *Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que tu veux nous dire ?*

Silence. Abdellah est tellement oppressé que rien ne vient. Ali se penche vers lui...

— *Dis-nous Abdellah.*

Ça y est... ça va sortir.

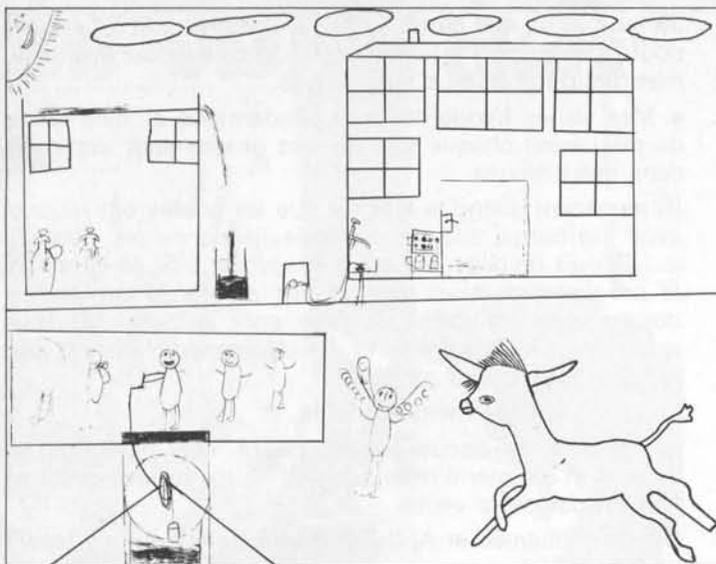
— *C'est ma mère (il est haletant d'angoisse) elle est tombée évanouie. C'est à cause de mon frère Kader qui lui vole de l'argent.*

Il raconte un peu la scène... Il a sûrement cru sa mère morte.

● C'est le même Abdellah qui raconte périodiquement son père ivre, qui va se faire désintoxiquer, qui se sauve de l'hôpital, qui perd la paie de la quinzaine parce qu'il a trop bu, qui poursuit la mère autour du lit avec un couteau, ce père que le grand frère enferme dans une chambre en attendant qu'il dessaoûle.

Et c'est le groupe qui accueille tout cela sans gêne ni complaisance.

● C'est encore Abdellah qui a un dossier bien fourni à la gendarmerie, avec Mohamed : vols en magasins, vols de vélos, vols de fric, entrée par effraction dans une maison inhabitée...



Dans mon village en Algérie, il y a un puits sur la place. Il n'y a qu'un puits pour toutes les maisons.

On prend l'eau dans un seau, au bout d'une grande corde.

On lance le seau dans le puits et on le remonte en tirant la corde.

On remplit un grand tonneau qu'on emmène sur la charrette avec le cheval.

On va aussi chercher de l'eau avec l'âne.  
- Lahcène.

## MA PEDAGOGIE... C'EST LES CORRESPONDANTS

● C'est le colis des correspondants qu'on reçoit pratiquement tous les jours, c'est les textes, les dessins qu'on partage et qu'on range.

— Regardez mon enveloppe comme elle est grosse.

— Moi j'emporte voir à maman, je lui lirai l'histoire de Sandrine.

— Moi je sais où y'a fleur... c'est dans mon cahier, dans l'histoire d'Agnès.

● C'est les dessins qu'on fait avec une application que je n'avais jamais connue auparavant (première expérience de correspondance journalière), les histoires qu'on veut raconter pour les copains (on peut pas toujours les écrire, c'est souvent moi qui écris ou qui recopie).

● C'est les beaux albums qu'on reçoit et qu'on envoie sur : les chats, les chiens, ce qu'on fera plus tard, le bonheur, la peur, la neige, le théâtre, le mariage...

● C'est les maths... On manque jamais d'idées (on peut même se permettre d'en laisser tomber, celles qu'il faudrait tirer par les cheveux pour qu'elles s'exploitent).

● C'est les colliers qu'ils ont fait pour les filles de la classe des correspondants... et c'est la tête épanouie d'Habib en lisant un mot de Myriam à propos du collier :

« Ma maman a dit : qu'il est joli.

Mon papa a dit : qu'il est gentil.

Merci Habib de tout mon cœur. »

● C'est les correspondants dont on parle toute la journée, pour qui on a toujours quelque chose à dire ou à faire, qui n'ont jamais occasionné l'ombre d'une déception : nous avons beaucoup reçu et aussi beaucoup donné.

## MA PEDAGOGIE...

● C'est Ali qui raconte ses vacances en Algérie ou qui nous explique qu'il voudrait bien faire le Ramadan.

— Le Ramadan commence bientôt. L'an passé, je l'avais fait un peu. J'avais trop faim, alors je mangeais. Mon père me disait : « tu es trop petit ». Cette année, je vais essayer de le faire plus longtemps.

● C'est Lahcène qui avait des chats :

— En Algérie, j'avais quatre chats. Quand je dormais, le chat orange venait me réveiller en me griffant les pieds. Dans le pré, je m'amusais à lancer une pierre. Avec mon chat on courait à celui qui trouverait la pierre le premier. Les trois autres étaient jaloux. Ils battaient mon chat.

● C'est Abdellah qui parle de ses chiens quand il habitait à la campagne près de Pont :

— J'avais un chien qui s'appelait Willy. Quand j'arrivais pas à rassembler les moutons dans le pré, j'appelais Willy et il ramenait les moutons. Il s'est mis à tuer les poules. Mon cousin a été obligé de le tuer. J'étais triste. J'ai pleuré.

● C'est lui qui raconte la mort de son grand-père :

— Mon grand-père est mort à Saint-Béron. J'étais petit. On lui faisait toujours des piqûres... Il était quand même trop malade, il est mort. On m'a dit qu'on l'emmenait se soigner en Algérie. Moi j'ai cru. Alors j'allais toujours m'asseoir sur les escaliers et j'attendais qu'il revienne. J'ai compris longtemps après qu'il ne reviendrait pas.

● C'est Lahcène qui apporte une enveloppe et l'adresse du grand-père en Algérie pour qu'on lui fasse une lettre : « Je voudrais bien aller te voir. »

● C'est Abdellah qui écrit une poésie :

LE PETIT CHEVAL BLANC.

« C'était un petit cheval blanc,  
sauvage.

Il avait des amis.

Un jour, des cow-boys  
sont venus d'Amérique.

Ils ont voulu l'attraper  
avec un lasso.

Mais le petit cheval blanc  
S'est débattu.

Il a traîné le cow-boy.

Le cow-boy a lâché.

Le petit cheval blanc  
était libre ! »

● C'est Karim qui est allé à Marseille pour l'enterrement de sa mémé :

— Je suis allé à Marseille pour l'enterrement de ma mémé. Elle était sur le lit. Le camion est venu. On a mis ma mémé dans un cercueil, le cercueil dans le camion. Tout le monde chantait en arabe pour elle ; on l'a emportée au cimetière...

● C'est Florence qui annonce :

— Moi, quand je serai un papa...

Et chacun de lui expliquer qu'elle peut pas être un papa, que les garçons, c'est pas fait comme les filles, etc.

● C'est Ali qui raconte qu'il était allé à l'hôpital pour une opération parce que c'est sa religion, mais...

— Je me rappelle plus le nom...

— C'est la circoncision.

— C'est ça, oui.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Alain.

Alors on explique...

Et Lahcène aussi a été circoncis, et Abdellah.

● C'est Mohamed qui raconte parce que les correspondants nous ont envoyé un album sur l'eau :

— l'eau qu'on porte sur l'âne avec les outres en Tunisie,  
— et qui mime sa sœur Ouassila portant les outres.

Il a le geste, va !

● C'est lui aussi qui nous pétrit un pain et que tout le monde regarde, silencieux... avec le respect dû au créateur.

Et il était bon ce pain !

● C'est encore Mohamed et Habib qui racontent la course sur la plage de leur village tunisien, pieds nus, pour aller se jeter dans la mer :

— *Et ici, il faut toujours mettre des chaussures.*

— *Et moi pendant les vacances en Algérie, je savais plus marcher pieds nus, ça faisait rire mes cousins... enchaîne Ali.*

● C'est les rythmes qu'on enchaîne derrière Abdellah qui tape sur la table. Sa mère joue du tam-tam et chante.

● C'est les pièces de théâtre où Abdellah et Mohamed (et ceux qui connaissent bien les gendarmes) jouent :  
«*Les gendarmes pas comme les autres... qui arrêtent ceux qui font rien et laissent les autres.*»

● C'est Mohamed qui raconte le pays où l'on n'a pas besoin de voler...

● C'est aussi nos discussions interminables sur la télé, Zorro, les westerns, les émissions de Guy Lux mais aussi sur la guerre, la naissance, le mariage, la peur, le bonheur...

C'EST QUOI LE BONHEUR ?

C'est d'avoir de l'argent

C'est la vie

C'est de ne pas mourir

C'est d'avoir un jardin  
une maison

C'est de ne pas travailler

C'est de retourner dans mon pays

C'est d'avoir ma mère  
ma famille

et mes copains

C'est d'avoir une femme.

## MA PEDAGOGIE... C'EST ENCORE...

● Le père de Mohamed qui est débordé par tous ses gosses (neuf) et surtout Mohamed qu'il ne supporte pas toujours bien (il est de tant de mauvais coups).

L'an dernier il l'avait battu tellement que je suis allée discuter avec lui. J'ai expliqué, essayé de trouver les mots qu'il pouvait comprendre.

Il souhaitait et souhaite encore qu'on le case en pension quelque part pour en être débarrassé.

Depuis nous avons beaucoup parlé. Je suis allée souvent à la maison. On a parlé de Mohamed bien sûr mais aussi de son métier de pêcheur en Tunisie, des enfants, de contraception... Cette année, il me dit, quand les gendarmes accusent Mohamed : «*Je sais que Mohamed ne me dit pas de mensonges.*»

Ils ont retrouvé un peu de confiance l'un en l'autre.

● La maman de Florence que je vois souvent et avec qui nous échangeons beaucoup depuis que je lui ai raconté le dessin de la petite fille en prison. J'ai senti combien il était difficile à leur couple d'accepter cette Florence comme elle est. Je crois que ça va mieux depuis que nous en parlons.

Je crois aussi que cette maman a compris qu'il fallait sans doute s'inquiéter de la lecture et du calcul pour Florence, mais peut-être aussi d'autre chose.

● Mes visites fréquentes à la gendarmerie et mes essais de discussion chaque fois que les gosses sont impliqués dans des histoires.

Ils menacent quand je leur dis que les gosses ont raconté avoir été battus à la gendarmerie (je donne les détails) :  
«*... Et puis faudrait pas qu'ils exagèrent... Si ça continue, la prochaine fois, au lieu de les aider (...) on met le dossier dans les mains du juge pour enfants... Et vous savez tous les Abdellah et les Mohamed... on est pas racistes mais quand même.*»

Ils m'ont tout de même écoutée.

Je termine la discussion en disant que peut-être les enfants m'ont menti mais que rien ne me prouve qu'ils ne m'aient pas dit la vérité.

Depuis Mohamed et Abdellah disent : «*Ils ne nous tapent plus.*»

Et je crois que l'on n'aime pas me voir arriver. La dernière fois, il m'ont dit : «*Mais c'est pas votre boulot, c'est le boulot de l'assistante sociale.*»

● Vendredi dernier, 8 h 1/4. On a soupé. Ça sonne. J'ouvre : c'est Abdellah et Mohamed (encore eux !).

— *On a une tortue mais on sait pas où la cacher. Faudrait que vous la gardez ; on peut pas l'emmener chez nous.*

Je questionne. Ils se sont cotisés pour acheter cette tortue 6,50 F.

— *On a pris une femelle, si on peut avoir des petits... Et on a pris une petite pour qu'elle vive plus longtemps.*

On cherche des cageots, on installe la tortue avec de la salade et ils repartent rassurés.

Et la lecture dans tout ça ?

Et le calcul ?

Et la syntaxe !

Et l'enrichissement de la langue parlée et écrite ?

Bien sûr on lit, bien sûr on fait du calcul, mais je me demande de plus en plus si ce n'est pas utile pour moi seulement, à cause de mon vécu intellectuel, à cause de ma fonction au sein de l'institution scolaire.

Et pourtant les gosses ont très souvent envie de lire des tas de trucs. Ils s'accrochent (pour la plupart) avec acharnement sur un texte qu'ils veulent lire.

En maths ils deviennent logiques, critiques. Ils aiment compter, comparer, chercher.

Mais ça s'est passé comment l'apprentissage ? Qu'est-ce qui les a fait arriver à tout cela ?

Les moments de maths ou de lecture ?

Ou bien autre chose ?

Et vous ça se passe comment ?

C'est affectif, scientifique, intellectuel votre pédagogie ?  
Peut-être que je projette mes propres problèmes sur les gosses.

C'est ce qu'on dit parfois quand des copains du second degré sortent de leurs dossiers des textes d'ados qui dérangent.

Peut-être ?

Mais c'est trop facile.

Je poserai plutôt le problème autrement.

Est-ce que j'accepte toujours que chacun des membres du groupe aille au bout de son authenticité, qu'il s'agisse des enfants ou de moi ?

N'y a-t-il pas des limites à ce que je puis accepter ?

Les limites se repoussent... jusqu'où ?

N'y a-t-il pas un moment où les contradictions seront trop grandes entre ce que je suis dans l'institution et ce que je suis dans la classe ?

A ce moment-là faudra-t-il quitter la galère ?